

Charles Bonnet, archéologue et humaniste

MERCREDI 06 MARS 2013

Laura Drompt [1]

Archéologie - Charles Bonnet reçoit aujourd'hui le Prix de la Fondation pour Genève. Réputé pour les fouilles sous la cathédrale de Genève, l'archéologue a aussi travaillé au Soudan.

Les options de publication

Non

Journaliste:

Laura Drompt

Une carrière hors du commun. C'est le moins que l'on puisse dire de celle de Charles Bonnet. Ses débuts, il les a faits en tant que vigneron sur le domaine de son père à Satigny, où il réside toujours. Puis vint la passion de l'archéologie qui ne le quittera plus et lui vaut, aujourd'hui, les honneurs de la Fondation pour Genève.

A 80 ans, l'ancien archéologue cantonal genevois n'a rien perdu de son amour du métier. Infatigable, il travaille toujours régulièrement, entre autres à Kerma, au Soudan, où sa découverte de «pharaons noirs» a donné un réel tournant à l'histoire du continent africain.

Charles Bonnet a vu changer sa profession sur plusieurs décennies. Au-delà des anecdotes de fouilles, il en tire des leçons d'humanisme et d'ouverture au monde qui expliquent, en partie du moins, sa renommée et son charisme. Nous l'avons rencontré dans sa maison à Satigny, où trois pièces sont entièrement dédiées à l'archéologie. De lourds livres s'accumulent jusqu'au plafond et des photographies d'objets antiques ou de paysages soudanais ornent les murs. Quarante années de fouilles réunies dans quelques mètres carrés. Entretien.

Demain, vous recevrez le Prix de la Fondation pour Genève. Qu'est-ce que cela vous inspire?

Charles Bonnet: La vieillesse m'a appris une chose: plus on vous honore, plus on doit se poser la question de ses limites. Je ne suis, de loin pas, maître d'une vérité unique. Les récompenses n'y changent rien. Et ce prix ne m'empêchera pas de sans cesse me remettre en question.

Quels sont les meilleurs moments sur un chantier archéologique?

Après la première étape – qui consiste à décapier le terrain –, on sent les hommes qui nous ont précédés. C'est très particulier. Mais on reste en même temps au contact des vivants, parce que l'archéologie est avant tout un travail d'équipe. Et puis il y a aussi les visites guidées, faisant le lien avec le public. Cela me prend du temps et de l'énergie, mais lorsqu'on donne, on reçoit aussi beaucoup. Ce lien permanent entre le passé et la réalité dans laquelle on vit est capital.

Sinon, je dirais que les moments forts sont progressifs, un peu comme dans une partie d'échecs. La découverte elle-même reste aléatoire et lacunaire. Je travaille en ce moment sur un palais, avec des trônes, des tables d'offrande en forme de pétales de fleurs et des «forêts» de colonnes. Tout cela est très mystérieux. Mais au fond, le plus intéressant est de se demander: où tout ça nous mène-t-il? Qu'est-ce que ça nous apprend? C'est là un des plaisirs de l'archéologie.

Qu'ont révélé vos fouilles à Kerma de particulier?

Dans les années 1970, quand je suis venu au Soudan, on m'a traité d'imbécile. On me faisait remarquer que j'avais meilleur temps d'aller en Egypte. Les Soudanais eux-mêmes me disaient qu'il n'y avait rien à y découvrir. Mais une vraie histoire nous attendait là. Auparavant, seuls les archéologues classiques s'y étaient intéressés et ils voyaient leurs expéditions comme des «descentes vers les terres sauvages». Nos recherches ont révélé Kerma comme une puissance comparable à l'Egypte, qui lui a tenu tête et a vécu de manière indépendante. Nous avons apporté une identité historique à un pays qui ne la considérait pas. Une belle chose, sachant que les archéologues qui se sont intéressés au Soudan étaient surtout des colons anglais.

Comment évite-t-on l'écueil de ce lourd passé?

Si vous fouillez à l'étranger, vous êtes vite considéré comme un colonialiste. C'est pour ça que je donne tout ce que je peux et que j'accorde de l'importance aux visites guidées. La personne habitant ce lieu a le droit de savoir ce qu'on y fait et son histoire, tant sous la cathédrale de Genève qu'au Soudan. Aujourd'hui, Kerma s'est dotée d'un très beau musée, que la population s'est approprié puisque sur 30 000 visiteurs annuels seuls 500 sont des touristes étrangers.

Et puis je ne suis pas un chasseur de trésors. Tout passe par le respect des gens et de leur patrimoine.

Au-delà de la science ou des objets, il faut avant tout garder de la générosité humaine.

Travailler dans un pays aux conditions politiques aussi difficiles... Comment le vit-on?

Nous avons la chance de fouiller dans le nord du pays, une région plutôt épargnée. J'ai eu l'occasion d'échanger des points de vue avec des dirigeants soudanais mais ça en reste souvent là. J'ai pour principe de ne jamais faire de politique. Je n'ai pas envie que l'histoire devienne un instrument idéologique. Et le monde regorge d'exemples de récupérations politiques de ce genre. Lorsque l'on parle des racines d'un peuple, il faut toujours être prudent.

Qu'est-ce qui a changé en cinquante ans de métier?

L'archéologie est devenue de plus en plus technique. En découle une rigueur scientifique, certes bénéfique. Mais il ne faut pas oublier de donner de la chair à notre travail, d'en garder le côté humain. C'est parfois difficile.

D'autant que l'on nous en demande beaucoup. L'archéologue devrait être à la fois enseignant, spécialiste, diplomate, économiste pour gérer ses budgets, et gentil animateur pour les visites guidées... La formation académique ne nous y prépare pas. |

A lire: Kerma et archéologie nubienne, Coll. Du Musée d'art et d'histoire, Genève, 2006.

www.kerma.ch [2]

A voir: «Kerma et archéologie nubienne», salle permanente du Musée d'art et d'histoire, 2 rue Charles-Galland, 1206 Genève.

www.ville-ge.ch/mah [3]

Du Soudan à la Suisse

Au Musée d'art et d'histoire de Genève, une fois passée la collection égyptienne, les visiteurs entrent dans la salle «Kerma et archéologie nubienne». Jean-Luc Chappaz, conservateur des collections égyptiennes pharaoniques et du Soudan ancien, mène la visite. «Un accord entre le Soudan et l'expédition suisse nous a permis de constituer cette collection. Aujourd'hui, c'est l'une des plus importantes d'Europe.»

Dans les vitrines, les objets sont séparés selon leur lieu de découverte. Sur la droite, ceux appartenant à la nécropole de Kerma. En face, ceux retrouvés dans l'enceinte de la ville même.

Côté tombes, l'exposition présente des bucrânes – des têtes de bœuf installées autour des sépultures en souvenir de repas funèbres –, des vases bicolores, noir et rouge, propres à la culture de Kerma. Mais aussi quelques pièces en bronze, dont un superbe miroir, importé d'Égypte et portant une inscription en hiéroglyphes au nom de l'une de ses détentrices: la noble dame Senetites. En face, ustensiles du quotidien, figurines, sceaux et vases peints nous ramènent quelques millénaires en arrière. Les vitrines présentent l'évolution des objets en fonction de leur datation: de 2500 à 1500 ans avant notre ère. A cette époque, la Grèce connaissait à peine les prémices de sa civilisation tandis qu'en Europe continentale rien ne permettait de présager l'apparition de l'Empire romain.

Aujourd'hui, le musée ne reçoit plus d'objets de Kerma. Une recommandation de l'UNESCO précise que les objets archéologiques devraient demeurer dans leur pays d'origine. Mais la Suisse demeure active au Soudan. Une équipe, menée par le préhistorien Matthieu Honegger, assure la relève de Charles Bonnet. Professeur à l'université de Neuchâtel, Matthieu Honegger mise beaucoup sur la formation et emmène chaque année des étudiants de Genève, de Neuchâtel et de Bâle sur place. Ainsi, ce lien particulier entre la Suisse et le Soudan demeure. Une exposition temporaire est d'ailleurs prévue au musée neuchâtelois du Laténium pour 2014. En attendant, au Soudan, il paraît que la tradition d'une «fondue du vendredi» a été instaurée. Du moins sur le site archéologique de Kerma. LDT

Le Courrier

[Genève\(8202\)](#) [4][Laura drompt\(45\)](#) [5]

Vous devez être [abonné](#) [6] pour poster des commentaires